SUR UN ANCIEN SUBSTRAT COMMUN

A

LA SICILE, LA CORSE ET LA SARDAIGNE

Dans les *Études siciliennes* parues au tome premier de l'*Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, Madrid, 1925, p. 713-757, j'ai donné, au moins partiellement, les résultats d'une enquête que j'ai poursuivie sur place au printemps de 1922 sur la côte orientale de la Sicile dans les environs de Catane autour de l'Etna. Fondant ma recherche d'une part sur l'observation auditive directe et en même temps sur l'expérimentation appliquées aux parlers actuellement vivants, d'autre part sur l'analyse linguistique comparative et historique des documents écrits modernes ou médiévaux et des témoignages de dialectologues étrangers ou insulaires [1], j'ai pu mettre en relief de manière objective une tendance générale qui domine la phonétique des régions explorées, et qui est le recul des articulations linguales, recul qui s'accompagne, dans les cas où la chose est possible, de cérébralisation.

Recul de l'articulation et cérébralisation ou cacuminalisation sont deux notions qui doivent être distinguées, bien que les deux phénomènes soient d'ordinaire solidaires l'un de l'autre. Lorsque le groupe latin FL-, qui est labial et dental, a abouti à sicilien *ç-* (je note ainsi la fricative palatale sicilienne, de timbre spécial,

1. Avolio, *Introduzione allo studio del dialetto siciliano*, Noto, 1882; Avolio, *Canti popolari di Noto*, Noto, 1875; De Gregorio, *Appunti di Fonologia siciliana*, Palermo, 1886; De Gregorio, *Saggio di fonetica siciliana*, Palermo, 1890; De Gregorio, *Studi Glottologici italiani*, Torino, 1899 suiv.; Josselyn, *Études expérimentales de phonétique italienne*, Paris, 1901; Maccarrone, *La vita del latino in Sicilia fino all' età normanna*, Firenze, 1915; Rocca, *Dizionario siciliano-italiano del Sac. Rosario Rocca*, Catane, 1839; Schneegans, *Laute und Lautentwickelung des sicilianischen Dialektes*, Strasbourg, 1888; Traina, *Vocabolarietto delle voci siciliane dissimili dalle italiane...*, Nuova edizione, Palermo, 1888.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

que j'ai analysée aux pages 744-5 des *Études siciliennes*), lat. flumen > sic. *çúmi*, il s'est produit simplement un recul de l'articulation du groupe consonantique, lequel a quitté la région labio-dentale pour se fixer dans la région palatale. Mais lorsque le groupe latin TR-, qui est dental ou alvéolaire, a abouti à sicilien *ṯṛ-*, lat. tres > sic. *ṯṛi*, où les deux consonnes sont devenues cacuminales, c'est-à-dire sont prononcées avec la pointe de la langue relevée et repliée en arrière, il y a eu à la fois cérébralisation ou cacuminalisation et recul de l'articulation.

Pour en revenir donc à la partie de la Sicile que j'ai explorée en 1922, j'ai montré, avec preuves expérimentales à l'appui, que tout le système articulatoire des parlers locaux est affecté d'un déplacement vers la région postérieure de la cavité buccale, et qu'en même temps la partie antérieure de la langue, là où elle joue un rôle actif, tend à se dresser vers la voûte palatine et à se renverser en arrière.

Toute la collection des palatogrammes que j'ai réunie dans ces *Études* apporte la démonstration d'un fait important, c'est que le fameux *-ḍḍ-* sicilien, représentant -LL- géminée latine, *púḍḍu* < pullum, *íḍḍu* < illum, est loin d'être la seule consonne ou le seul groupe de consonnes cérébrales des parlers siciliens. Ce *-ḍḍ-* fait partie de tout un système articulatoire spécial, remarquablement homogène, qui comporte entre autres phonèmes un *ṯ* (*ṯu* au lieu de *tu*), dont la nature particulière, visible sur les tracés, est plus profondément marquée chez les paysans illettrés de l'intérieur, selon l'observation de M. G. De Gregorio, *Saggio...*, 96, et qui, échappant le plus souvent à la conscience des insulaires, n'en est pas moins nettement perçue par les phonéticiens avertis.

Un *ḍ* reculé et cacuminal m'a frappé dès mon premier débarquement à Palerme, lorsque je demandai à un homme du peuple un renseignement sur une rue : *Via Maqueḍa*, m'a-t-il répondu ; et, comme il ajoutait le nom des *Quaṯṛu Canti*, mon oreille pourtant prévenue mesura non sans stupéfaction toute l'ampleur du recul de l'articulation dentale au contact de l'*ṛ* cérébralisée. Et quelques jours après je récoltais chez mes excellents sujets d'Acireale de bien beaux palatogrammes : *ṯṛi*, *paṯṛi* (*Études siciliennes*, p. 719-23, fig. 3 à 14), *amuṛi* (*ib.*, fig. 65), qui montrent le caractère de l'*ṛ* isolée, cérébrale elle-même, et dont la cérébralisation s'accentue encore là où la consonne est géminée, soit qu'elle continue une RR

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

géminée latine, *ṅ gaṛṛu* « un char » (*ib.*, fig. 76), soit qu'elle provienne de l'assimilation du groupe *-rl-*, *paṛṛu* (*ib.*, fig. 77), cas dans lequel la consonne est encore plus profonde. Il en est de même pour le *ṭ* placé entre *ṛ* et *ṣ* : le groupe écrit *str* en sicilien littéraire subit à un tel point l'ascendant de ces deux consonnes reculées qu'il en perd tout caractère occlusif : castrat > *kaṛṛa* (*ib.*, fig. 84 avec une *ṛṛ* d'un timbre spécial analysé à la page 739).

Cette perte de l'occlusion dentale dans le groupe *str* s'explique physiologiquement le mieux du monde : plus la pointe de la langue est ramenée en arrière, moins facile devient l'occlusion, car le point d'articulation se rapprochant de la voûte palatine qui est souvent de forme « ogivale », comme disent les stomatologues, l'air expiré y trouve plus aisément son passage, et l'occlusive, que cherche tout d'abord à exécuter le sujet parlant, devient fatalement une constrictive. Et c'est pour cette raison qu'en phonétique générale, si les occlusives sont courantes en ce qui concerne les vélaires, les dentales ou les labiales, elles sont l'exception dans la majorité des langues pour ce qui est des palatales.

En définitive, toutes les empreintes prélevées sur mes témoins concordaient pour souligner le recul ou la cérébralisation de tout le système consonantique — et dans une certaine mesure vocalique — des parlers observés.

Dans cette enquête de 1922 je n'avais pu explorer que quelques points situés dans l'Est de la Sicile. Et, en conclusion de mes *Études siciliennes* publiées en 1925, j'exprimai le vœu qu'une enquête dialectologique de même nature fût entreprise non seulement dans la partie occidentale et dans le reste de la Sicile, mais encore dans les pays circonvoisins, Sardaigne, Corse, extrémité méridionale de la Péninsule italienne.

En 1924, le Ministère de l'Instruction Publique de France voulut bien me charger d'une nouvelle mission, dont je me suis acquitté en 1926. Le rapport que je lui ai adressé à mon retour reste encore inédit. Je vais aujourd'hui donner un rapide aperçu de cette nouvelle enquête, que j'appellerai volontiers « raid dialectologique », puisque malheureusement mon voyage, quoique représentant un long parcours, n'a guère duré que six semaines. Mais les résultats que m'a fournis ce « raid », quelque rapide qu'il ait été, intéressent cette question des substrats qui est à l'ordre du jour du Congrès de Rome.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

Alors qu'en 1922 j'avais abordé la Sicile par la voie classique de Naples et Palerme, j'ai suivi en 1926 l'itinéraire des Grandes Iles, commençant par la Corse, où j'ai débarqué à Bastia, et où j'ai jeté des coups de sonde à Cardo, aux flancs de la montagne qui domine l'ancienne capitale insulaire, puis à Olmi-Capella, dans l'arrondissement de Calvi, non loin de Belgodère, enfin à Santa-Lucia-di-Tallano, arrondissement de Sartène. Par Bonifacio, j'ai gagné la Sardaigne où, après un arrêt à la Maddalena — port militaire : arrêt forcé ! —, j'ai séjourné à Nuoro, au nord de la Barbagia-Ollolai, puis à Fonni, le village le plus élevé de toute l'île, à 1000 mètres d'altitude environ au pied du Gennargentu. Ainsi, dans mon trajet de Bastia à Fonni par les voies de l'intérieur, j'ai suivi en quelque sorte l'épine dorsale des deux îles au cœur de régions reculées particulièrement propices au maintien des vieilles traditions linguistiques comme aussi des vieux costumes, du moins en ce qui concerne la Sardaigne : Nuoro, Fonni, voilà, comme l'a dit l'autre jour un de nos confrères, l'Eldorado de l'ancien vêtement sarde ! Descendu par Lanusei à Cagliari, je m'y suis embarqué sans délai pour Palerme, ayant décidé de gagner la côte occidentale de la Sicile face à l'Afrique : là ma principale étape a été Mazzara-del-Vallo, à une quarantaine de kilomètres de Trapani, d'où j'ai passé en Tunisie, — on saura bientôt pourquoi —.

Voici les principaux documents que j'ai pu recueillir en m'aidant du palais artificiel. On devra les confronter avec ceux qui figurent dans mes *Études siciliennes*. Je les présente sensiblement dans le même ordre, ce qui facilitera la comparaison et me dispensera de commentaires trop développés [1].

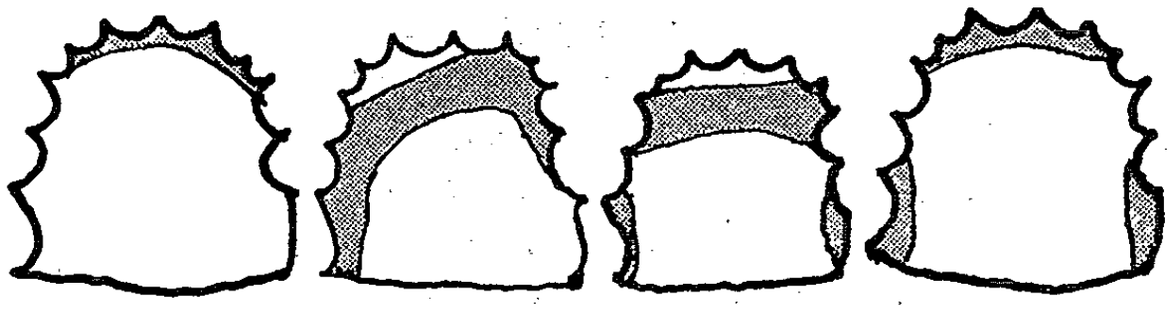
A Mazzara-del-Vallo, Sicile, le principal témoin qui a servi à mes expériences et avec lequel avaient bien voulu m'aboucher M. Dino Sansone, agent consulaire de France, M. Cesare Sansone et M. Certa, qui ont rivalisé d'amabilité auprès de leur hôte français, a été un cultivateur, Paolo Alfieri, né à Mazzara, âgé d'une quarantaine d'années et de langage très rustique. M. Certa, bourgeois cultivé, né à Mazzara (père de Mazzara, mère de Castelvetrano), a bien voulu se prêter à une ou deux expériences.

1. Je mets entre crochets au bas de chaque tracé les numéros d'ordre des palatogrammes figurant dans les *Études siciliennes* et se prêtant à une comparaison utile avec les nouveaux documents que j'apporte.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

Chez Paolo Alfieri l'occlusive dentale sourde *t*, que j'avais notée en 1922 autour de l'Etna comme la plus réfractaire à la cérébralisation, du moins lorsqu'elle est suivie de voyelle (*Ét. sic.*, 718, § 13), est non seulement dépourvue de tout caractère reculé, mais encore s'articule nettement beaucoup plus en avant que dans la normale :

FIG. 1 FIG. 2 FIG. 3 FIG. 4



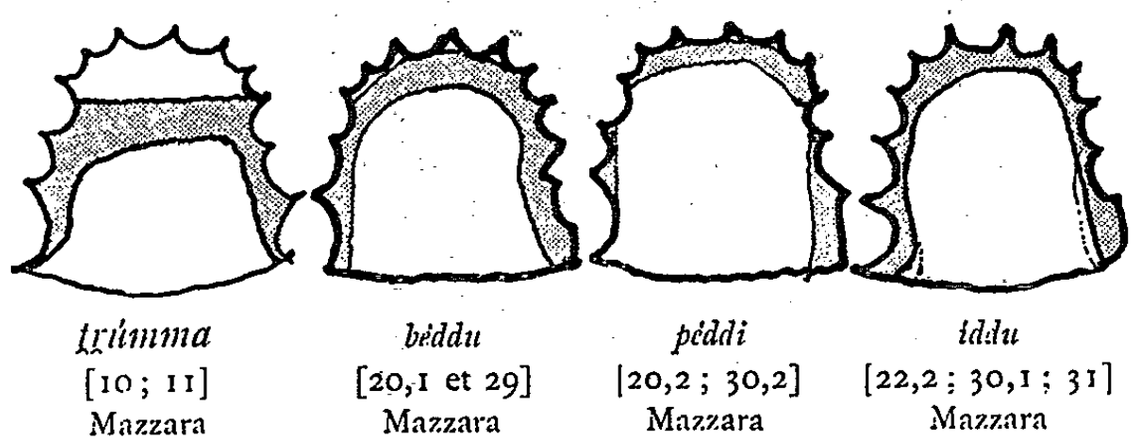
tu [1 ; 2] Mazzara — *ṯṛi* [3 ; 5 ; 14] Mazzara — *ṯṛippa* [4 ; 6] Mazzara — *pėtra* [9 et 7 ; 8 ; 14] Mazzara

tu « tu », fig. 1. A l'observation visuelle externe on voit la langue s'appliquer contre les dents supérieures. Et j'ai fait la même constatation chez M. Certa.

Suivi de *r*, le *t* recule au contraire et se cérébralise (*Ét. sic.*, 719, § 15) : *ṯṛi* « trois », fig. 2 ; *ṯṛippa* « tripe », fig. 3 ; et le recul est particulièrement accentué devant la vélaire *u*, ce qui se justifie le mieux du monde : *ṯṛumma* « trompette », fig. 5. Mais à l'intérieur du mot, entre voyelles, où le groupe consonantique perd de son individualité, *tr* est reporté en avant : *petra* « pierre », fig. 4.

Le *dd* sicilien (*Ét. sic.*, 724, § 25 suiv.) reste en avant après voyelle palatale : *peddi* « peau », fig. 7, même s'il est suivi de voyelle vélaire : *beddu* « beau », fig. 6, *iddu* « il », fig. 8. Mais, s'il

FIG. 5 FIG. 6 FIG. 7 FIG. 8



ṯṛimma [10 ; 11] Mazzara — *bėddu* [20,1 et 29] Mazzara — *pėddi* [20,2 ; 30,2] Mazzara — *iddu* [22,2 ; 30,1 ; 31] Mazzara

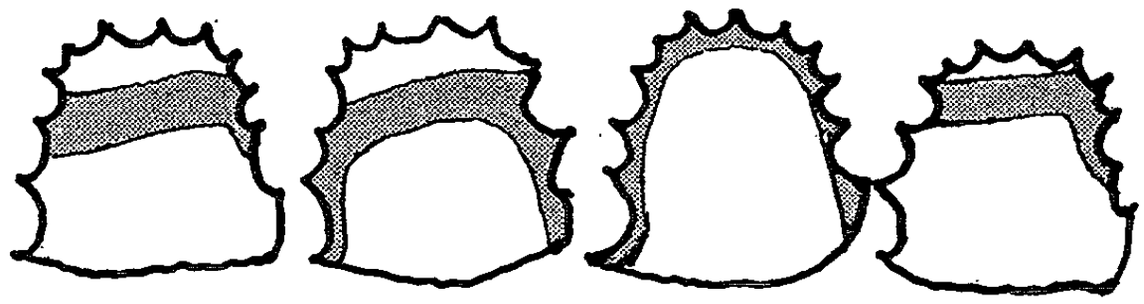
BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

est à la fois précédé et suivi de voyelle vélaire, il est remarquablement cérébral : *moḍḍu* « mou », fig. 9 ; *koḍḍu* « cou », fig. 10.

L'*n* n'est pas reculée. Elle l'est moins quand elle est géminée, *pinna* « plume », fig. 11, que lorsqu'elle est simple, *pani* « pain », fig. 12, ce qui est assez déconcertant. Pour *pinna* l'on voit de l'extérieur la langue effleurer les dents chez Alfieri. Pour *pani* la langue est plus haut, aux alvéoles, chez M. Certa.

L'*r* est d'un contact très léger, mais c'est une région relativement

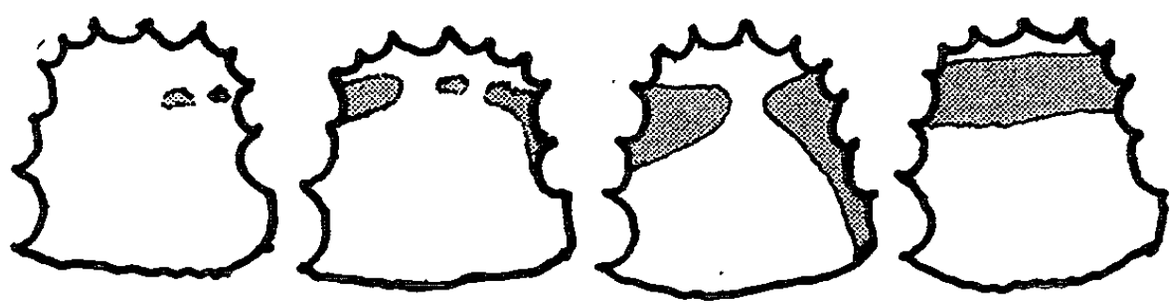
FIG. 9 FIG. 10 FIG. 11 FIG. 12



móḍḍu [25] Mazzara — *kóḍḍu* [34 ; 24 ; 35] Mazzara — *pinna* [47 ; 48] Mazzara — *páni* [54 ; 55] Mazzara

reculée qu'effleure la pointe de la langue relevée : *però* « mais », fig. 13. A l'initiale absolue, le point d'articulation demeure sensiblement le même ; mais la consonne gagne en énergie : *r̥ama* « rameau », fig. 14. Comparer *r̥amu* « cuivre », *Ét. sic.*, fig. 70, 1.

FIG. 13 FIG. 14 FIG. 15 FIG. 16



peṛò [64] Mazzara — *ṛáma* [Cf. 70,1] Mazzara — *féṛṛu* [73 ; 79,2] Mazzara — *páṛlu, -ṛṛ-* [74] Mazzara

Lorsqu'elle est géminée, l'*r* offre un contact plus large et plus accentué, mais s'articule dans la même région : *feṛṛu* « fer », fig. 15. Dans *paṛṛu* « parle », fig. 16, l'*r* est incomplètement assi-

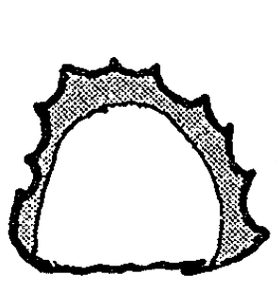
BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

milée à l'*r*, ce qui en explique sans doute la position un peu plus avancée.

Un fait général ressort de l'examen de ces matériaux : le recul des articulations et la cérébralisation, tout en étant notables, sont moins accentués chez mes sujets de la côte occidentale que chez ceux que j'ai examinés sur la côte orientale de Sicile.

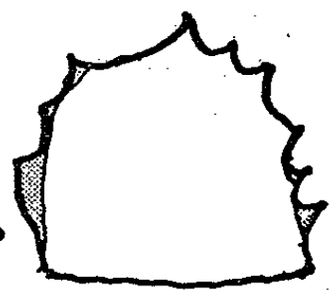
En Sardaigne, pour ce qui concerne le village de Fonni, j'ai dû me borner à une enquête fondée simplement sur l'observation auditive. Le témoin que j'ai étudié le plus longuement et que j'ai connu par l'intermédiaire de M. Moro, pharmacien à Fonni, est Francesco Bottaru, cordonnier, propriétaire de l'auberge du Gennargentu, né à Fonni de père et de mère originaires de la même localité. J'ai tout lieu de penser que ce témoin est le même qu'a choisi plus tard M. M.-L. Wagner dans l'enquête dialectologique qu'il a menée à Fonni pour l'*AIS*. Au contraire, à Nuoro, j'ai pu me livrer à une importante série d'expériences sur trois jeunes gens, élèves dans un établissement secondaire, R. Ginnasio « G. Asproni » de Nuoro, avec lesquels je suis entré en rapport grâce à l'obligeance de M. Maliandi, chef de cet établissement. C'est grâce à M. Maliandi que j'ai pu enquêter aussi très fructueusement auprès de M^mes^ ou M^lles^ Eugenia Cappai, Angelina Bozzetti, Luigia Salvietti, toutes nées à Nuoro de parents nés eux-mêmes dans la localité. Quant aux trois sujets que j'ai observés expérimentalement, ce sont Luigi Farina, 15 ans, et Antonio Fois, 18 ans, tous deux nés à Nuoro (pères et mères de Nuoro); le troisième, Orazio Offeddu, est bien né à Nuoro, mais son père est originaire de Bitti, à 14 km. au nord de Nuoro, et sa mère de Sassari.

FIG. 17



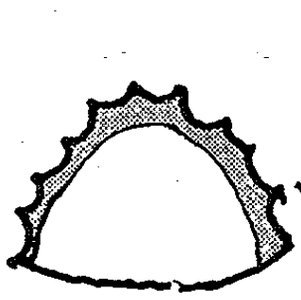
b'áta
[Cf. 2]
Nuoro (Far.)

FIG. 18



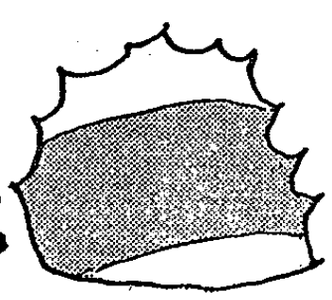
b'ạta
[Cf. 2]
Nuoro (Fois)

FIG. 19



trạpa
[Cf. 3 à 6]
Nuoro (Far.)

FIG. 20



púḍḍu
[Cf. 27 ; 36]
Nuoro (Fois)

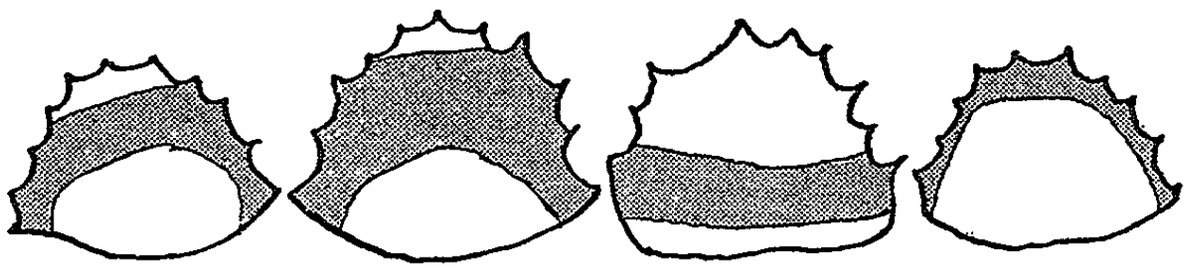
BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

A Nuoro donc, chez les témoins Farina et Fois, le *t* intervocalique n'est aucunement reculé : alvéolaire chez le premier, *b'áta* « il y a », fig. 17, il est nettement dental, ou plutôt interdental, chez le second *b'áṭa* « il y a », fig. 18.

Au contact de *r* le *t* n'en reste pas moins en place : *tráṗa* « trappe », fig. 19.

Le *dd* sarde révélé par les témoins est bien cacuminal, mais

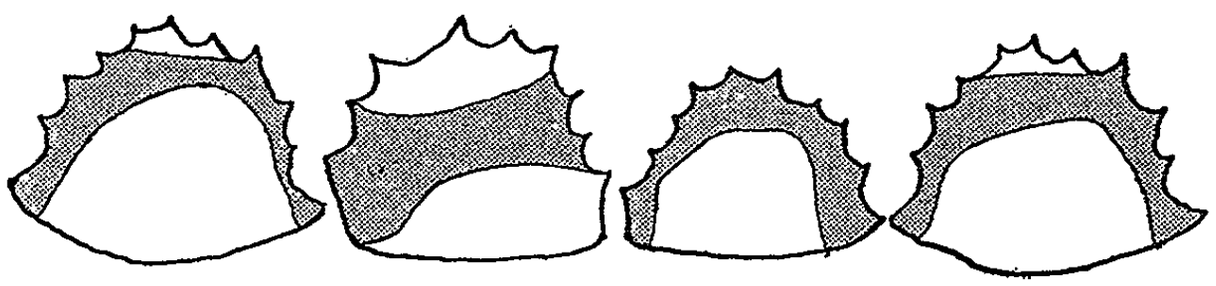
FIG. 21 FIG. 22 FIG. 23 FIG. 24



púḍḍu [Cf. 27 ; 36] Nuoro (Far.) — *púḍḍu* [Cf. 27 ; 36] Nuoro (Off.) — *báḍḍe* [Cf. 17] Nuoro (Fois) — *bádde* [Cf. 17] Nuoro (Far.)

manque de recul chez Farina entre *a* et *e*, *bádde* « vallée », fig. 24 et aussi entre deux *u*, *kúddu* « celui-là », fig. 27, ce qui est plus surprenant. Dans *puḍḍu* « coq », fig. 21, il est régulièrement reculé, moins que chez Offeddu, *púḍḍu*, fig. 22, *kúḍḍu*, fig. 28, et Fois, *kúḍḍu*, fig. 26, qui de plus offre un *ḍḍ* curieusement reculé entre *a* et *e* : *báḍḍe* « vallée », fig. 23, alors que dans le même mot prononcé par Offeddu, fig. 25, le point d'articulation du *ḍḍ* semble situé plus normalement vers la partie antérieure du palais.

FIG. 25 FIG. 26 FIG. 27 FIG. 28



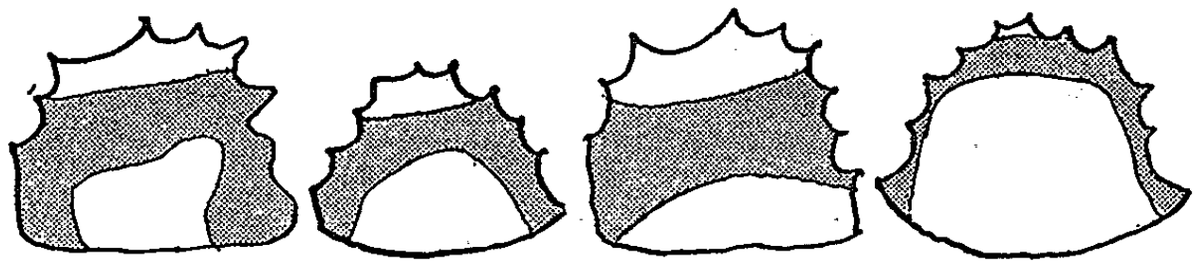
báḍḍe [Cf. 17] Nuoro (Off.) — *kúḍḍu* [Cf. 24 ; 27 ; 34 ; 36] Nuoro (Fois) — *kúddu* [Voir fig. préc.] Nuoro (Far.) — *kúḍḍu* [Voir fig. préc.] Nuoro (Off.)

L'*l*- sarde n'est pas très différente de l'*l̂*- sicilienne à en juger

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

d'après Fois, *limba* « langue », fig. 29, et Farina, même mot, fig. 30.

Fig. 29 Fig. 30 Fig. 31 Fig. 32

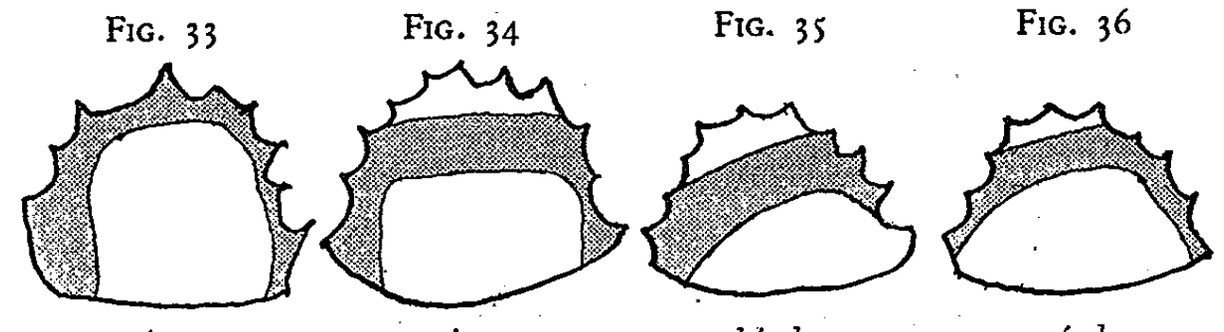


limba [Cf. 38; 40; 41; 42] Nuoro (Fois) — *limba* [Voir fig. préc.] Nuoro (Far.) — *ánda* [Cf. 45] Nuoro (Fois) — *ánda* [Cf. 45] Nuoro (Off.)

Quant au groupe sarde *-nd-*, d'origine primaire, il est chez Offeddu, *ánḍa* « va », fig. 32, et surtout chez Fois, *ánḍa*, fig. 31, et Farina, — ce qu'on n'attendrait pas *a priori* chez ce témoin —, *kándo* « quand », fig. 35, *mánda* « envoie », fig. 36, plus reculé que le groupe *-nd-* d'origine secondaire relevé en sicilien dans *kánda*, forme inconsciente pour *kánta* < lat. cantat : voir *Ét. sic.*, 732, § 44-5.

Lorsqu'elle est géminée, l'*nn*, à peu près normale chez Fois, *yánna* « porte », fig. 33, est cérébrale et reculée chez Offeddu, fig. 34, et cela presque autant que chez Giuseppe Indelicato, le jeune Sicilien d'Acireale (*Ét. sic.*, 732, fig. 47).

Fig. 33 Fig. 34 Fig. 35 Fig. 36



yánna [Cf. 47 ; 48] Nuoro (Fois) — *yánna* [Cf. 47 ; 48] Nuoro (Off.) — *kándo* [Cf. 45] Nuoro (Far.) — *mánda* [Cf. 45] Nuoro (Far.)

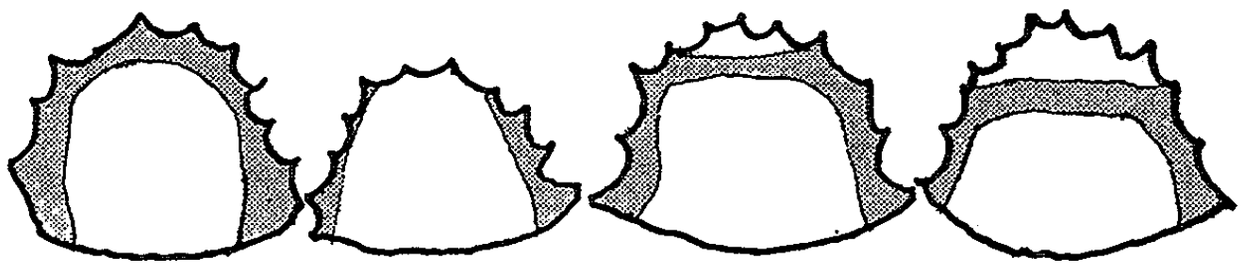
L'*-r-* sarde se présente dans nos matériaux sous trois formes : l'une alvéolaire énergique, *pira* « poire », fig. 37 (Fois), l'autre dentale et très légère, fig. 38 (Farina), la troisième cérébrale, et un peu reculée, fig. 39 (Offeddu).

Là où elle est géminée, elle recule dans de plus fortes proportions :

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

férru « fer », fig. 40 (Offeddu). La comparaison des deux palatogrammes nos 39 et 40, provenant du même témoin, est instructive.

FIG. 37 FIG. 38 FIG. 39 FIG. 40



pira [60 à 62] Nuoro (Fois) — *pira* [60 à 62] Nuoro (Far.) — *pira* [60 à 62] Nuoro (Off.) — *férru* [73 ; 79] Nuoro (Off.)

Comme en sicilien (*Ét. sic.*, 738, § 56), la tension et le frottement plus intenses de l'*r̃* s'accompagnent d'un repli plus accentué de la langue vers l'arrière de la voûte palatine.

Les *Études siciliennes* (p. 740, § 61) révèlent l'existence de deux *s* dans la partie orientale de la Sicile. A Novara, qui doit être rangée dans le groupe des colonies linguistiques gallo-italiques (*ib.*, § 2), l'*s* semble avoir échappé jusqu'ici à la contagion cérébralisante de Sicile, et les tracés qu'elle fournit sur les palatogrammes s'inscrivent sensiblement dans la même région alvéolaire que les *s* émiliennes ou siennoises observées par M. Josselyn.

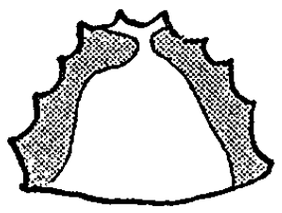
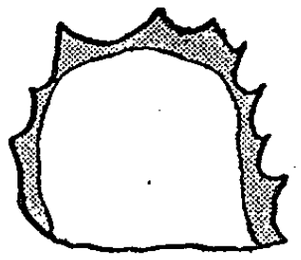
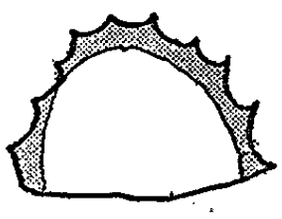
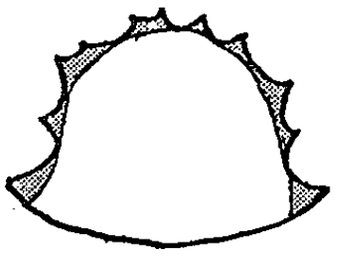
A Acireale, sur la côte de langue purement insulaire, l'*s*, produite par une élévation de la langue repliée ves l'arrière, offre un point d'articulation beaucoup plus reculé : *iʂʂu*, sicilien-littéraire *jissu* « plâtre » ; *muʂʂu* « lèvre » (*ib.*, fig. 86, 2 et 3).

A ce propos je dois rectifier une erreur que j'ai commise dans mes *Études siciliennes*. Dans la figure 86 de la page 740, j'ai mis sur le même plan les tracés de *íʂʂu*, *múʂʂu* et de *píššu* « je pisse », trompé par l'*s* de fr. *pisser*, allem. *pissen*, etc. En réalité le sicilien commun a *pisciari* parallèle à ital. *pisciare*, et c'est à une chuintante originaire, *š*, non à la sifflante cérébralisée *ʂ* que nous avons affaire. En examinant soigneusement la figure, on peut vérifier l'exactitude des tracés : si l'on compare 1 *píššu* (noté fautivement *píʂʂu*) et 2 *íʂʂu*, on voit que l'articulation de *šš* est sensiblement plus en arrière que l'articulation de *ʂʂ* : la distance entre 1 et 2 permet de mesurer la différence entre la chuintante et la sifflante siciliennes, différence qui est bien minime, puisque les scribes médiévaux, qui man-

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

quaient d'une orthographe traditionnelle, écrivaient souvent *ss* et *s* pour *š* : *canussiri*, *cunsiencia* (cf. Schneegans, *Sic.*, 117). Quoi qu'il en soit, pour en revenir à la figure 86 qui est en question, la ligne 3 *músgu* présente une *sš* plus reculée encore que l'*šš* de *píššu*. Bien loin d'infirmer l'exactitude et la portée de notre expérimentation, ce détail la confirme, car les deux *u*, voyelles vélaires reculées, qui entourent l'*sš*, sont indubitablement la cause du recul accentué. Les figures 89 et 90 des *Études siciliennes*, *ŋgáša* « encaisse » et *káša* « caisse », où *š*, au lieu d'être précédé de *i*, comme dans *píššu*, est précédé de *á*, parlent éloquemment en faveur de notre documentation, de laquelle en définitive il ressort que l'*sš* sicilienne est bien proche de *šš* sans se confondre absolument avec elle.

Quant à l'*s* sarde de Nuoro, elle n'apparaît pas sur les palatogrammes très différente des *s* alvéolaires courantes en Italie, en France ou ailleurs : *pássu* « pas », fig. 41. Elle est très voisine des *s*

Fig. 41	Fig. 42	Fig. 43	Fig. 44
			
pássu [Cf. 87] Nuoro (Far.)	*áẑu* [101,1] Nuoro (Fois)	*áẑu* [101,1] Nuoro (Far.)	*áẑu* [101,1] Nuoro (Off.)

landaises, *Petit atlas linguistique d'une région des Landes*, p. 45, fig. 8, 9,10 : *pasá* ; elle est à peine un peu plus reculée que celle qui figure dans le *Manual de pronunciación española* de M. T. Navarro Tomás, § 108. Et pourtant à l'observation purement auditive elle produit l'impression d'être proche de *š* autant que, d'autre part, *ẓ* semble proche de *ž*. Notre confrère M. M.-L. Wagner m'a signalé récemment toute la difficulté qu'il avait rencontrée au cours de son enquête pour distinguer *s*, *ẓ* sardes de *ž*, *š*, la sifflante de la chuintante. A Nuoro, dans mes investigations orales, j'ai noté par exemple chez Angelina Bozzetti et Luigia Salvietti : *su pèttene* « le peigne », *ispertáre* « peigner «, chez S. Michedda *nôn bizônzata* « il ne faut pas », *su zúrku* « le sillon », *su zaƀuġu*, *sù saƀúġuzu*

« le sureau, les sureaux », chez Giuseppe Seddone *su zapóne* « le savon », etc., etc. A Fonni, M. Moro prononce *soz òkoros* « les yeux », etc., sa fille, 13 ans : *siskína* « le dos », etc. Francesco Bottaru dit *su u'íle* « le foyer », *su 'ane* « le chien », *su kọ'ọ́ne* « la mie de pain », *su 'asu* « le fromage », *s arína* « la farine », *su pisadọ́re* « le pêcheur », etc. Antonio Nonne prononce *su lá'u* « le pétrin », *sa ku'ína* « la cuisine », *nissúnu* « personne », *su krasọ́ne* « le pantalon (blanc des hommes) », *sa 'amiséḍḍa* « la juppe », proprement *chemiselle*, etc., etc. — Il faut croire que le timbre spécial que *s* ou *z* ont en Sardaigne et qui se retrouve dans la plupart des régions à substrat ibérique, Espagne, Pays basque, Aquitaine, Languedoc occidental, est dû moins à un recul de l'articulation qu'à l'élévation de la pointe de la langue appliquée contre les alvéoles ou la région prépalatale, alors que dans l'*s* « française », par exemple, la pointe de la langue est d'ordinaire abaissée et s'appuie contre les incisives inférieures (v. Grammont, *Traité de prononciation française*, 3e éd., p. 73).

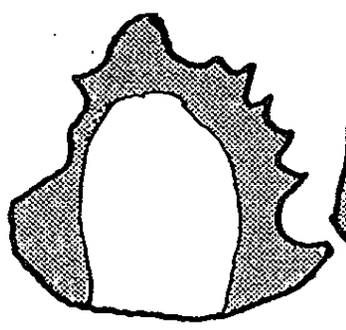
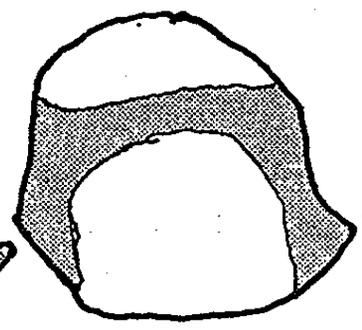
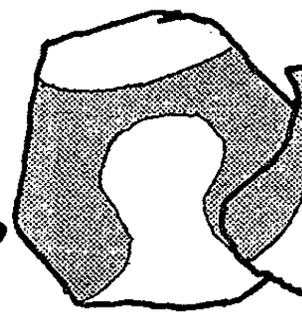
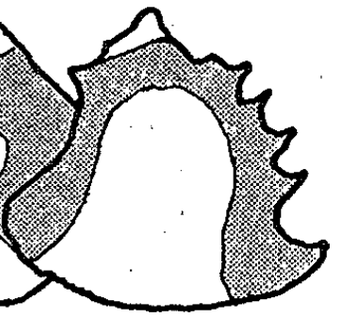
Enfin la mi-occlusive *ẑ*, que certains notent *dz*, sortie de *l'* mouillée, par exemple dans *áẑu* « ail », de lat. alium, fig. 42 à 44, n'a rien de palatal chez les trois sujets de Nuoro. Aucun recul de l'articulation comparable à celui du *ǵǵ* sicilien sorti de *l'* mouillée, *áǵǵu* <alium (*Ét. sic.*, 750, § 88, fig. 101, 1). Chez Offeddu, pendant la prononciation du *ẑ* très doux, on voit la langue effleurer à peine les dents, et ce fait concorde bien avec l'aspect du palatogramme.

Pour résumer les résultats de l'expérimentation faite en Sardaigne, je dirai que, d'une manière générale et sauf cas particuliers, le recul de l'articulation des consonnes linguales est comparable à celui qui a été constaté dans la Sicile occidentale. Il est nettement inférieur à celui que j'ai noté en 1922 à Acireale sur la côte orientale de Sicile. A Fonni il n'empêche nullement la présence de *ṣ* et *ʒ*, fricatives interdentales sourde et sonore, coexistant dans l'idiome avec *s*, *z* reculés et proches de *š*, *ž*.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

Les résultats sont sensiblement analogues pour la Corse. C'est d'une part à Santa-Lucia-di-Tallano, arrondissement de Sartène, que j'ai pu faire des expériences avec MM. Bernardini Félix, 21 ans, né à Sta-Lucia (père de Santa-Lucia ; mère de Solenzara) et Panzani, 27 ans, né à Altagena dans la même vallée à quatre kilomètres de Santa-Lucia (père d'Altagena, mère de Santa-Lucia). D'autre part, à Olmi-Cappella, arrondissement de Calvi, j'ai trouvé en la personne de M. Poletti, 28 ans (père Olmi-Cappella, mère Cassano, même arrondissement) le plus patient et le plus intelligent des sujets.

Je n'ai rien noté de bien remarquable pour le *t* en position ordinaire, ni à Santa-Lucia ni à Olmi-Cappella. Dans le groupe *tr-*, l'articulation reste alvéolaire chez M. Bernardini de Santa-Lucia,

Fig. 45	Fig. 46	Fig. 47	Fig. 48
			
tròppu	*tròppu*	*a ᵗdrípa*	*iddu*
[Cf. 3 à 11]	[Voir fig. préc.]	[4,6]	[22,2 ; 31]
Santa-Lucia	Olmi-Cappella	Olmi-Cappella	Santa-Lucia

tròppu « trop », fig. 45, et normale. Mais à Olmi-Cappella le témoin recule sensiblement le groupe consonantique : *tròppu* « trop », fig. 46 ; le recul est à peine moins accentué devant *i* : *a ᵈtrípa* « la tripe », fig. 47.

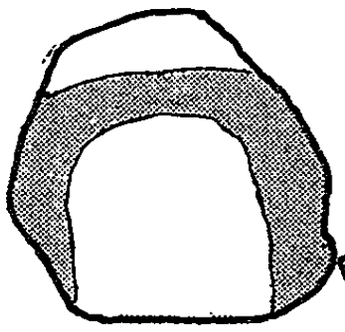
Le *-dd-* reposant sur -LL- latine n'est pas attesté à Olmi-Cappella. Le phénomène ne sort pas de la Corse méridionale : le *-dd-* de *iddu* « lui » apparaît très légèrement reculé à Santa-Lucia, chez M. Bernardini, fig. 48, moins encore à Santa-Lucia-Altagena chez M. Panzani, fig. 51, tandis que le *-ll-*, intact à Olmi-Cappella, *ellu* « lui », fig. 49, est affecté d'une légère cérébralisation, qui ne se retrouve ni dans le *-dd-* de Santa-Lucia, *peddi* « peau », fig, 52, ni dans celui de Santa-Lucia-Altagena, *bèddu* « beau », fig. 50.

Venons en à *l* simple, conservée tant au Sud qu'au Nord. Elle est sensiblement cacuminale et reculée dans *u ƥélu* « le poil », fig. 53 à

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

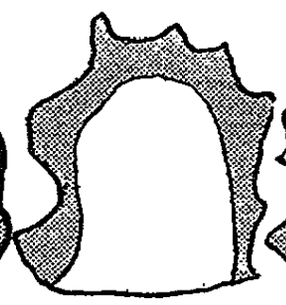
Olmi-Cappella. Et j'en dirai autant de *-n-* non seulement à Olmi-Cappella : *páne* « pain », fig. 54, *máne* « matin », fig. 56, mais même au Sud, à Santa-Lucia-Altagena, *pani* « pain », fig. 54.

FIG. 49



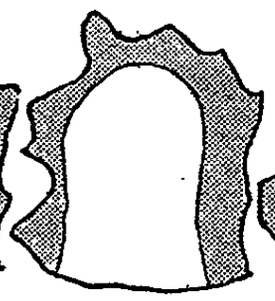
èllu
[37,1]
Olmi-Cappella
(Poletti)

FIG. 50



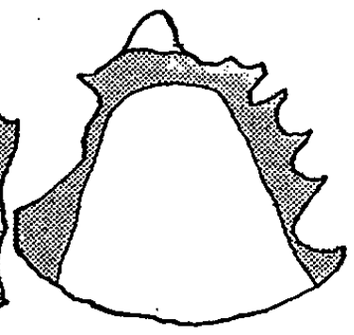
bèddu
[20 ; 29]
Santa-Lucia
(Altagena)

FIG. 51



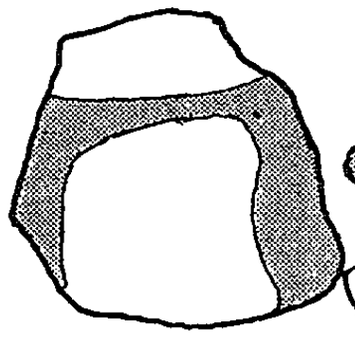
iddu
[22,2 ; 31]
Santa-Lucia
(Altagena)

FIG. 52



pèddi
[20,2 ; 30,2]
Santa-Lucia
(Ber.)

FIG. 53



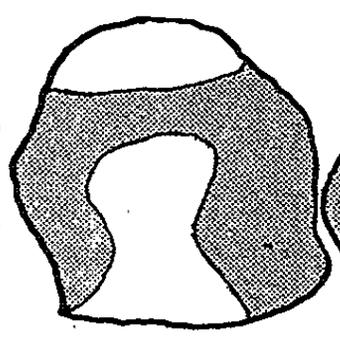
u p̀èlu
[Cf. 39 ; 40]
Olmi-Cappella
(Poletti)

FIG. 54



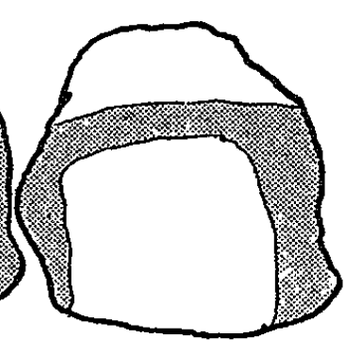
pàni
[54 ; 55]
Santa-Lucia
(Altagena)

FIG. 55



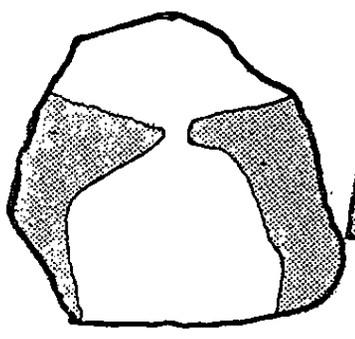
páne
[54 ; 55]
Olmi-Cappella
(Poletti)

FIG. 56



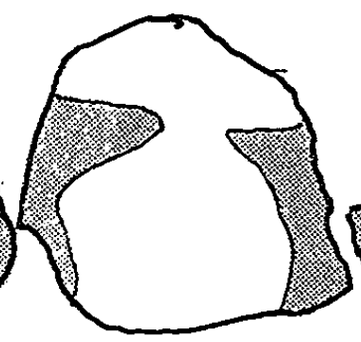
máne
[Cf. 54-6]
Olmi-Cappella
(Poletti)

FIG. 57



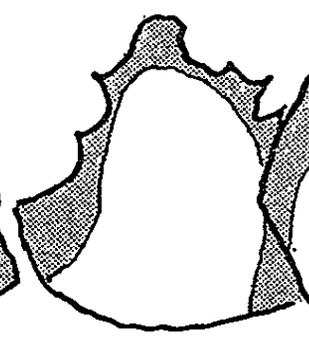
a pèra
[60 ; 61 ; 62]
Olmi-Cappella

FIG. 58



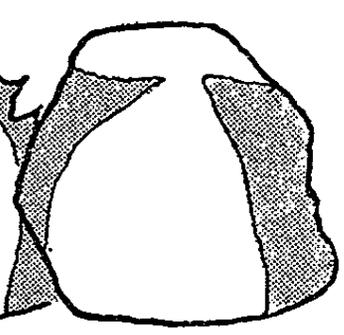
u rámu
[70,1 ; 72]
Olmi-Cappella

FIG. 59



riba
[Cf. 71]
Santa-Lucia

FIG. 60



a riba
[Cf. 71]
Olmi-Cappella

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

Par contre l'*r* de Santa-Lucia, purement alvéolaire, dans *ríba* « précipice », fig. 59, ne correspond en aucune façon à celle d'Olmi-Cappella dans *a ríba* « le talus », fig. 60, *u rámu* « le cuivre », fig. 58, ou même entre voyelles, *a péra* « la poire », fig. 57.

Quant à l'*s* sourde d'Olmi-Cappella, elle s'apparente étroitement à l'*s* sarde de Nuoro (voir plus haut fig. 41). Combinée avec le groupe *tr* elle forme une articulation légèrement plus reculée que la normale, soit en position initiale *strámbu* « louche », fig. 61, soit entre voyelles *ástru*, fig. 62.

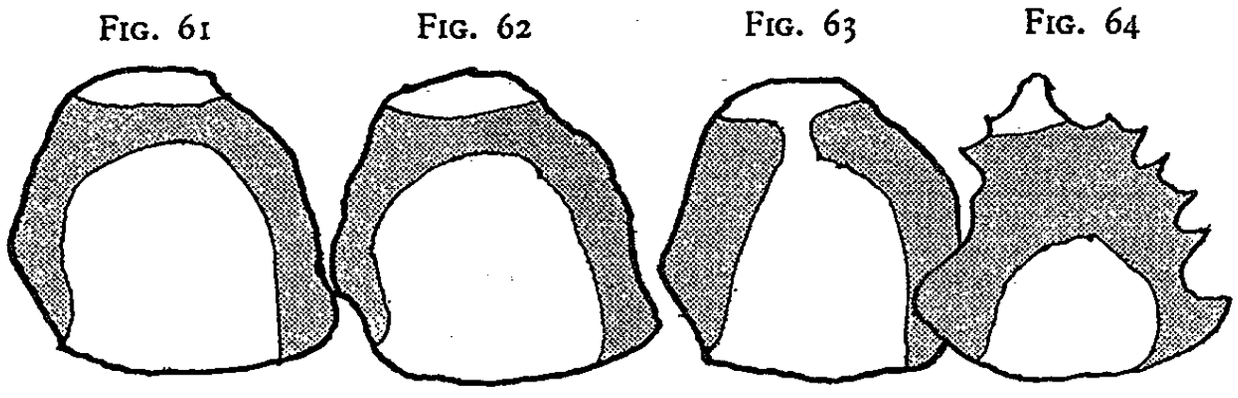


Fig. 61	Fig. 62	Fig. 63	Fig. 64
strámbu	*ástru*	*pássa*	*ĉi, páĉi*
[Cf. 81]	[Cf. 84]	[87]	
Olmi-Cappella	Olmi-Cappella	Olmi-Cappella	Santa-Lucia

Pour terminer, je signale à Santa-Lucia l'existence d'une mi-occlusive palatale articulée avec la pointe de la langue relevée contre la voûte palatine, *ĉi* « nous », *páĉi* « paix », fig. 64. On peut dénommer cette consonne une mi-occlusive palatale apicale ou cacuminale.

Il est temps de jeter un regard d'ensemble sur les matériaux réunis tant en 1922 qu'en 1926. Un fait ressort de toute cette expérimentation. Partout où ont été lancés les coups de sonde, nous remarquons un recul plus ou moins considérable de l'articulation pour la plupart des consonnes linguales et une tendance à la cérébralisation desdites consonnes.

C'est vers l'Est de la Sicile que le phénomène est le plus accentué : il l'est moins à l'Ouest ; moins encore en Sardaigne ; moins encore dans le Sud de la Corse ; mais vers le Nord de cette île, il semble s'affirmer de nouveau.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

Là où parfois les palatogrammes paraissent peu probants en ce qui concerne le recul des articulations, par exemple chez le sujet Salvatore Chiarenza d'Acireale (C) que j'ai étudié dans mon enquête de 1922 en Sicile, le timbre spécial des consonnes est vraisemblablement dû à la cérébralisation, c'est-à-dire à l'élévation de la pointe de la langue, plutôt qu'au recul de celle-ci. J'ai noté ce fait en particulier à Santa-Lucia en Corse, p. ex. pour la mi-occlusive palatale que j'ai appelée apicale ou cacuminale (p. 360).

De toute façon, malgré la différence de degré dans la cérébralisation ou le recul, nous avons sous les yeux les restes d'une indubitable communauté phonétique ayant existé entre les trois grandes îles, qui, en dépit d'autres points de contact, diffèrent par ailleurs profondément en ce qui concerne le vocabulaire et la grammaire.

Mon maître regretté et vénéré, l'abbé Rousselot, à qui je faisais part en 1923 des résultats de ma première enquête en Sicile, voyait une corrélation entre les faits que je lui exposais relativement à ce pays et le caractère d'insularité offert par le territoire exploré.

Un même recul articulatoire, une même position cacuminale de la langue s'observent, me disait-il, dans les Iles Britanniques et bien loin de là dans les parlers d'une autre grande île, dans le malgache de Madagascar. Et Rousselot, cet observateur si positif, ce savant, oserai-je dire, si matérialiste, voyait dans cette coïncidence une influence du climat. Il la considérait comme le résultat des conditions spéciales où se développe l'être physiologique des insulaires.

Je n'ose aller aussi loin dans la voie d'une explication réaliste et physiologique du phénomène. Je retiendrai toutefois le fait de l'insularité et aussi de la péninsularité en ce qui concerne l'Italie méridionale, que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion d'explorer expérimentalement, mais que nous connaissons bien par les enquêtes de notre confrère M. Rohlfs et par la publication de l'*AIS*.

Les faits qu'on observe dans cette partie du monde roman paraissent concorder *mutatis mutandis* avec des faits analogues qui ont été signalés dans la grande péninsule indienne, où, refoulées par les Indo-Européens, les populations de langue non aryenne se sont massées vers le Sud, laissant derrière elles, avec quelques éléments ethniques, un vieux substrat de phonétique cérébralisante. Qu'il s'agisse de la famille dravidienne, comme on l'a proposé (cf. Benfey, *Zeitschrift* de Kuhn, VIII, 16 ; Gundert, *Zeitschr. d.*

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

deutsch. morgenländ. Gesell., XXIII, 518 suiv. ; Ascoli, *Corsi di Glottologia,* I, § 233-40), ou de la famille munda, comme semble porté à l'admettre M. J. Bloch, *Bul. Soc. Ling. de Paris*, XXV, p. 20, l'influence d'un substrat archaïque pré-indo-européen paraît fort probable.

Dans les fonds de ces péninsules, sujettes de par leur géographie à recevoir et à conserver les restes d'anciennes populations refoulées à diverses époques par des envahisseurs, et surtout dans les grandes îles voisines, où les vaincus se réfugient comme dernière ressource, et où peuvent plus aisément persister de vieux éléments difficilement balayés par les déplacements des peuples de terre ferme, les anciens substrats ont dû exercer plus longtemps leur influence sur les langues qui s'y sont succédé.

Comme une première tache d'huile finit toujours par transpirer à la surface des feuillets qu'on y superpose, le phonétisme cérébralisant survit dans les parlers actuels des trois grandes îles méditerranéennes, quelle que soit la nature de ces parlers. Aujourd'hui en entendant à Paris ou à Marseille ou ailleurs encore certains Corses parler français, l'observateur averti ne saurait manquer de percevoir les traces de la vieille tache d'huile.

Si mon hypothèse est juste, recul et cérébralisation des consonnes — deux traits communs dont mon expérimentation a établi l'existence en Sicile, en Sardaigne et en Corse — ne seraient autre chose que des « Lautrelikte » — qu'on me permette de forger ce mot sur le modèle de « Wortrelikte » mis en circulation par notre confrère, M. J. Jud.

A quel moment de l'histoire de nos trois grandes îles faut-il faire remonter cette communauté phonétique, puisque communauté phonétique il y a ?

Jetons un regard avant tout sur la Sicile.

C'est l'honneur du savant italien M. Nunzio Maccarrone d'avoir, dans son bel ouvrage, *La vita del latino in Sicilia fino all' età normanna*, Firenze, 1915, prouvé la permanence en Sicile d'un vieux fonds de population indigène. C'est ce que montrent les dépouillements anthroponomastiques de M. Maccarrone qui contredisent nettement les thèses adverses.

Une conclusion analogue, quoique dans un ordre d'idées différent, se dégage du fait que l'élément grec dont on retrouve

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

aujourd'hui des traces en Sicile et dans les pays circonvoisins, soit dans le vocabulaire local roman, soit dans des enclaves linguistiques, ne semble ni relever du grec byzantin, ni continuer directement une vague κοινή ionienne, mais a tout l'aspect d'un vieux langage dorien. Le sicilien *caséntula, caséntulu* « ver de terre » < γᾶς ἔντερον (et non γῆς ἔντερον « ver de terre » en ionien-attique, proprement « intestin de terre ») est, avec son *a* de la syllabe initiale, un mot tout à fait caractéristique à cet égard.

Que les choses se soient ainsi passées en Sicile, il n'y a point lieu de s'en étonner : la première romanisation complète de l'île s'est opérée au moment où y prévalait, du moins sur la côte orientale et méridionale, une κοινή dorienne et en aucune façon ionienne (voir Magnien, *Le syracusain littéraire et l'Idylle XV de Théocrite*, *M.S.L.*, XXI, p. 49-85, 112-38). A la veille du jour où la Sicile allait être réduite en province romaine, Syracuse était défendue contre Marcellus par le savant qui prolongea deux ans sa résistance (214-212) ; et ce savant était Archimède, écrivain de langue dorienne.

La Sicile nous apparaît donc comme une terre de vieille, très vieille tradition linguistique. Or cette tradition a toujours été *sui generis*. Dès l'époque de Plaute (cf. *Persa*, 394-5 ; *Menaechmi*, 11-2, etc.), les Siciliens avaient la réputation d'écorcher les langues qu'ils parlaient : « *Non atticissat : sed sicilissat* ». Les variantes mêmes des manuscrits plautiniens (*B sicilicissitat*, *CZ sycilicissitat*, *D sy cilicissitat*, *F sicilirissitat*) attestent chez le comique l'emploi d'un mot compliqué, cocasse, destiné à faire rire au détriment des Siciliens au langage imparfait. Cicéron abonde dans ce sens (*Divinatio in Q. Caecilium*, XII, 39). Les Romains blâmaient dans la prononciation insulaire une certaine « stridor », comparable à celle qui les frappait dans la langue punique (Schröder, *Die phönizische Sprache*, p. 37). Et c'est peut-être cette même « stridor » qui me faisait sursauter à Palerme en 1922, quand l'homme de la rue proférait à mes oreilles ces mots : *via Maqueḍa*, *Quaṭṭru Canti*, perpétuant avec une sorte de rictus amusant une prononciation millénaire : *Lautrelikte !*

Pour l'étude des substrats linguistiques à une époque ancienne et de leur influence sur une langue donnée — problème difficile — la phonétique peut dans certains cas être au moins aussi instructive que la lexicologie ou même l'onomastique.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

Si donc, comme tout semble le montrer, nous avons affaire en l'espèce à un substrat archaïque, pouvons-nous supposer qu'il a été sémitique — et d'abord phénicien ?

On connaît l'importance des articulations reculées dans les langues sémitiques. Ce fait et l'existence à l'époque actuelle d'une occlusive glottale à Fonni (*ʿǫ́rru* < cornu; *ǫ́ʿu* < focum; *su ṣeɣɣáʿu* = log. *teracu* « serviteur »), au cœur de la Sardaigne, parlent en faveur de cette hypothèse.

Toutefois cette sémitisation — si elle a existé — ne semble pas remonter à une date très ancienne, car nous savons que les Grecs, Ioniens au Nord et Doriens au Sud, dont le premier établissement à Naxos, sous l'actuelle Taormina, est de 735 av. J.-C., ont refoulé bientôt les Phéniciens vers l'extrémité occidentale de l'île. Plus tard, la nouvelle sémitisation des Carthaginois, véhiculant leur langue punique, encore parlée vers Bône et Souk-Ahras au IVe siècle de notre ère selon le témoignage de saint Augustin, n'a pas dû laisser une empreinte bien profonde, car les Carthaginois se sont bornés en général à fonder des comptoirs et des bases navales sur les côtes.

Dans son *Pœnulus* Plaute s'est amusé à insérer quelques phrases en carthaginois, et à ce propos je relève dans cette pièce un nom propre *Giddenis* « nutrix, ancilla Hannonis », nom dont on pourrait être tenté d'identifier le *-dd-* au *-dd-* sicilien actuel, bien que celui-ci n'apparaisse dans les textes qu'à date relativement récente. Mais le *-dd-* géminé sémitique, quelle que soit l'étymologie de *Giddenis* (cf. Forcellini, *Onom.*, *s. v.*), est souvent le fruit d'une assimilation : en maltais par exemple *indumu* devient *iddumu*, tandis que le *dd* roman sorti de LL n'est en aucune manière le fruit d'une assimilation.

Dans ce problème, c'est la géographie qui semble pour l'instant devoir dire le dernier mot. En effet la Sicile, et surtout la Sicile orientale, semble être la partie la plus touchée par le recul et la cacuminalisation du système consonantique. Dans l'hypothèse d'une influence phénicienne proprement dite et plus tard carthaginoise, l'événement inverse aurait dû, semble-t-il, se produire. Car la Sardaigne a subi plus profondément que la Sicile la marque phénicienne ; et la Sicile orientale l'a subie moins fortement que la Sicile occidentale. Il suffit, si l'on veut s'en convaincre, de visiter le musée de Cagliari beaucoup plus riche encore que celui de Trapani en antiquités phéniciennes.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

L'influence sémitique serait-elle alors postérieure en date à la romanisation ? Serait-elle arabe ? Cette hypothèse paraîtra plus invraisemblable encore à qui connaît la présence des cacuminales en Sardaigne, où la domination musulmane a été relativement éphémère, et surtout en Corse, où les Sarrazins ne se sont guère livrés qu'à des incursions.

Le substrat cherché est peut-être alors ibérique ? Et c'est le moment de nous rappeler le célèbre passage de Thucydide : Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς (= Κύκλωπας καὶ Λαιστρυγόνας) πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι, ὡς μὲν αὐτοί φασι, καὶ πρότεροι διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι, ὡς δὲ ἡ ἀλήθεια εὑρίσκεται, Ἴβηρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες· καὶ ἀπ' αὐτῶν Σικανία τότε ἡ νῆσος ἐκαλεῖτο ». Ainsi donc l'historien exact, l'homme de science, laisse aux poètes, τοῖς ποιηταῖς, la responsabilité de toute affirmation concernant les Lestrygons et les Cyclopes, premiers habitants fabuleux de l'île, lesquels représentent sans doute en réalité l'homme néolithique du pays (cf. Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*, p. 217). Mais il n'hésite pas à attribuer aux Ibères une place importante dans le peuplement ancien de la Sicile.

Il y a certainement des traits ibériques épars en Sicile, en Corse, en Sardaigne : timbre spécial de l'*s* (voir plus haut, p. 355-6), tendance à la bilabialisation de *v*, évanescence, d'ailleurs sporadique, de F initial comme en espagnol (Fonni *o'u* < focum), passage de -LL- à *-dd-* un peu comme en ancien gascon, où je pense qu'un stade **casteddo* < castellum a précédé le stade *casted*.

En ce qui concerne ce dernier traitement, castellum > sicilien, sarde commun *casteddu*, v. gasc. *casted*, bien qu'il apparaisse dans la tradition écrite des îles à date relativement récente, je ne mets pas en doute que ce soit un phénomène ancien, et j'espère avoir un jour l'occasion d'indiquer le procès de cette évolution phonétique et de sa propagation (voir toutefois pour l'instant G. Rohlfs, *Zu der Entwicklung von* -LL- *im Romanischen, Festschrift für Wechssler*, 1929, p. 400).

Mais enfin, s'il y a des vestiges ibériques dans le phonétisme insulaire, il n'en est pas moins vrai qu'en ce qui concerne spécialement les cacuminales, on n'en retrouve pas à ma connaissance de nombreuses traces dans la Péninsule hispanique ou en Aquitaine. Quoi qu'on en ait dit, l'-LL- géminée a très bien pu passer à *-d*

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

en gascon sans pour cela avoir été particulièrement cérébrale.

Pour expliquer nos cérébrales insulaires, devons-nous alors partir d'un substrat libyque, c'est-à-dire berbère, ou bien méditerranéen ? Dans ce dernier cas nous serions, linguistiquement parlant, à peu près désarmés.

Tenons-nous en au substrat libyque où l'obscurité, on va le voir, est un peu moins grande, et où quelques savants se sont efforcés d'apporter des précisions d'ordre lexicologique.

C'est pour amorcer une étude expérimentale de l'hypothèse libyque, c'est-à-dire berbère, que j'ai terminé mon exploration de 1926 par une escale, malheureusement bien courte, dans les montagnes de Kroumirie. Ayant traversé le détroit de Sicile, je suis allé passer huit jours à Aïn-Draham, Tunisie.

Les montagnards de Kroumirie ne sont pas berbérophones comme le sont encore certains noyaux de populations dans la Tunisie sud-orientale. Mais il est vraisemblable — et c'est l'opinion de plus d'un sémitisant — que leurs parlers actuels arabes, d'importation relativement récente, ont subi l'influence d'un substrat libyque ou berbère. Les éléments ethniques qui peuplent actuellement la Kroumirie ne sont pas essentiellement nomades, ou du moins ne suivent les pratiques nomades que dans un périmètre restreint à l'intérieur de leurs montagnes. C'est donc en Kroumirie, c'est-à-dire dans la région montagneuse le plus à portée de la Sicile et de la Sardaigne ou de la Corse sur la terre africaine, que le phonéticien dialectologue a le plus de chances de rencontrer des traces d'une communauté linguistique préromane, s'il en a existé une à un moment donné du passé reculé, entre la Libye et les grandes îles de la Méditerranée occidentale.

Il y avait donc intérêt à étudier, avec la même méthode que j'ai employée dans les îles, les articulations arabes de Kroumirie.

Je l'ai tenté en 1926. Mais malgré l'assistance affectueuse que j'ai trouvée sur place auprès de M. Joseph Plésent, Inspecteur des Eaux et Forêts à Aïn-Draham, puis à Tabarka, j'ai été gêné par le dépaysement. Lassé d'ailleurs, dois-je le dire ?, moins encore par les fatigues d'un périple poursuivi à la mauvaise saison — et qui n'était pas précisément organisé par une agence de voyages — que par la tension d'esprit que peut seul connaître un dialectologue ayant à se montrer persuasif à jet continu le plus souvent en terre

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

étrangère et de manière à amener des témoins toujours nouveaux à se laisser introduire dans la bouche des instruments désagréables, enfin et surtout parce que je ne suis nullement un sémitisant de profession, je n'ai pu recueillir en Kroumirie que des documents imparfaits et en nombre tout à fait insuffisant.

Le brave garçon que j'ai examiné, Djilèni, âgé d'une vingtaine d'années, Kroumir authentique de la région d'Aïn-Draham, employé comme jardinier à la maison forestière d'Aïn-Draham, *n'ayant pas fait de service militaire,* m'a fourni à peu près trois douzaines de palatogrammes, dont certains sont inutilisables.

Le *d* de *ạdam* « œufs » n'offre aucun contact : il est interdental. Le sujet ne connaît pas *adda* « nombre » et je n'ai pu obtenir

FIG. 65 — *malåf(a)* [Cf. 39 ; 40 ; 41] Aïn-Draham (Tunisie)

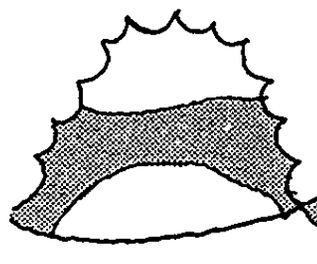


FIG. 66 — *(a)ẻl(i)* [Cf. fig. préc.] Aïn-Draham (Tunisie)

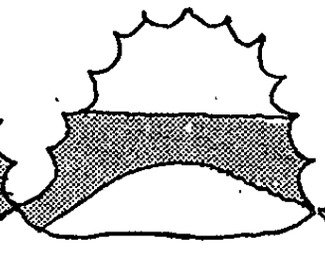


FIG. 67 — *aneb* [Cf. 54 ; 55] Aïn-Draham (Tunisie)

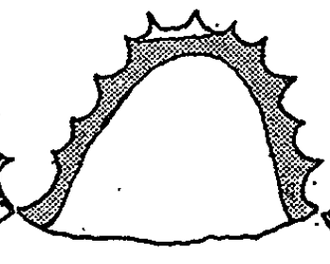
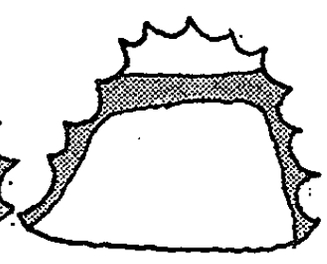


FIG. 68 — *'arb(i)* [Cf. 62 ; 64] Aïn-Draham (Tunisie)



d'échantillon de *-dd-*. Les figures 65 *malåf(a)* et 66 *(a)ẻl(i)* « Allah » révèlent des *l* fortement reculées et sans doute cérébralisées. Par contre l'*n* de *aneb* « raisin », fig. 67, s'inscrit bien en avant. L'*r* de *'arb(i)* « arabe », fig. 68, est un peu reculée à son

FIG. 69 — *esma* [Cf. 88] Aïn-Draham (Tunisie)

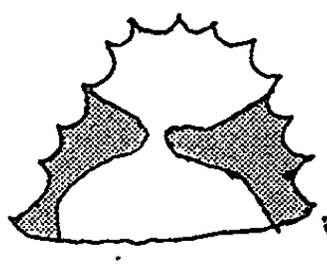


FIG. 70 — *sạu(a)ba* [Cf. 87] Aïn-Draham (Tunisie)

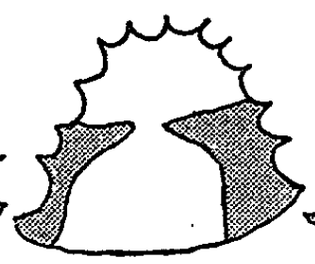


FIG. 71 — *sábun* [Cf. 86] Aïn-Draham (Tunisie)

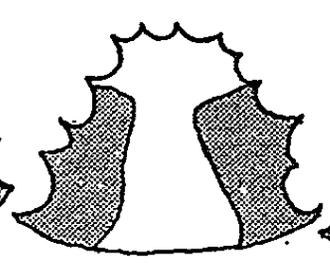
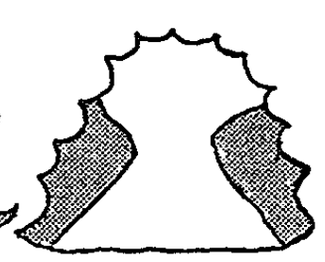


FIG. 72 — *sáfi* [Cf. 87] Aïn-Draham (Tunisie)



BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

tour, beaucoup moins que l'*s̱* + *m̱* de *esma̱* « ouïe », fig. 69 (deux expériences concordantes), ou de *s-* + *a*, *sáu(a)ba* « rigueur, sévérité », fig. 70. Le recul et l'ouverture de l'*s̱* semblent caractéristiques : *sâbun* « savon », fig. 71, *sâfi* « limpide », fig. 72. Il semble qu'il y ait là un trait commun au phonétisme kroumirien et au phonétisme insulaire et ibérique.

Je livre ces derniers documents pour ce qu'ils valent. Il faudrait qu'un arabisant phonéticien revînt sur place, multipliât les expériences. Et il faudrait surtout qu'il fît une étude comparée des palatogrammes obtenus en Kroumirie avec des palatogrammes prélevés d'une part sur des berbérophones, d'autre part sur des Arabes des régions orientales non berbérisées : Arabie, Syrie, Mésopotamie.

Pour l'instant mon « raid » dialectologique est suffisamment long et audacieux. Aussi me contenterai-je en guise de conclusion de m'en tenir à quelques faits et à quelques hypothèses :

1° Il faut admettre qu'il y a eu dans un passé sans doute très reculé une communauté linguistique entre les trois grandes îles : Sicile, Sardaigne et Corse.

2° Il y a dans ces trois îles d'autres cérébrales que le *-ḍḍ-* sorti de -LL- latin.

3° Ce traitement -LL- > *-dd-* se retrouvant en Gascogne, sur un terrain ibérique, mais sans cérébralisation appréciable, nous n'avons pas de raison sérieuse de croire que le passage insulaire de -LL- à *-dd-* soit conditionné par la cérébralisation.

J'admets donc que le *-dd-* insulaire et le *-d* > *-t* gascon, castellum > *casteḍḍu*, *casted* > *castet* sont un vestige de phonétique ibérique.

Quant au recul et à la cacuminalisation du *-ḍḍ-* proprement insulaire — ou péninsulaire, s'il faut l'admettre pour l'Italie méridionale —, ils sont solidaires du recul et de la cacuminalisation qui affectent plus ou moins dans ces parages la plupart des autres articulations linguales.

Cette cacuminalisation et ce recul ne s'expliquent d'une manière satisfaisante que par un état de communauté linguistique sans doute très ancien, bien antérieur non seulement à la francisation de la Corse, à l'italianisation (par Gênes, etc.) ou toscanisation (Pise)

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)

du même pays, à l'italianisation — admissible en vérité mais non prouvée — de toute la Sicile, mais encore à la romanisation initiale de tous ces territoires.

Cet état de communauté linguistique, chacun peut l'appeler selon son humeur : on peut l'appeler « étrusque », s'il est vrai que les riverains principaux de la mer tyrrhénienne, Τυρσηνικὴ Θάλασσα, sans doute comme ces mystérieux Elymes voisins des Sicanes en Sicile dont parle Thucydide [1], sont venus d'Orient, cette terre d'élection des consonnes cacuminales. Toutefois je ne vois pas qu'en Toscane les cacuminales soient actuellement bien courantes. On peut appeler ce vieux substrat commun « libyque » ou encore « méditerranéen » (c'est un mot qui fait bien), à moins qu'en souvenir du prudent historien de la *Guerre du Péloponèse* raillant doucement les mythes des poètes, nous ne l'appelions « cyclopéen » !

Non ! décidément. Ce substrat commun je l'appellerai « substrat-*x* », mais à la réalité d'un substrat linguistique-*x* commun aux trois grandes îles en un moment *x* du passé je crois assez fermement.

Montpellier. G. MILLARDET.

1. Ἰλίου δὲ ἁλισκομένου τῶν Τρώων τινὲς διαφυγόντες Ἀχαιοὺς πλοίοις ἀφικνοῦνται πρὸς τὴν Σικελίαν, καὶ ὅμοροι τοῖς Σικανοῖς οἰκήσαντες ξύμπαντες μὲν Ἔλυμοι ἐκλήθησαν, πόλεις δ'αὐτῶν Ἔρυξ τε καὶ Ἔγεστα. Thucydide, VI, 2, 3.

BDD-A17993 © 1933 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:08 UTC)